

Cher Guy,

Je reçois, au moment de me mettre à écrire pour te répondre, ce communiqué drolatique d'un « Collège officiel de psychiatrie » :

Étant donné le grand nombre d'appels que nous recevons en ce moment, nous vous communiquons qu'en cette période de quarantaine, il est parfaitement normal de parler aux murs, aux plantes et aux appareils électro-ménagers. Nous vous prions de nous appeler UNIQUEMENT dans le cas où ceux-ci vous répondraient.

Un psychiatre d'aujourd'hui, bien formé aux neurosciences, aurait fort bien pu insérer le psychanalyste à la fin de son énumération. Car, tu le sais bien, derrière la parole en analyse dont le terme de "conversation" que tu mets en avant, représente à tes yeux l'antonyme, il y a ce refus du dialogue, avec lequel s'inaugure une pratique analytique et que les bons thérapeutes de l'empathie nous reprochent.

C'est pourtant bien avec le *non-savoir* de la personne qui l'écoute, que l'analysant fait son travail, et avec le *non-savoir* de la théorie ou de la clinique dont il a la tête remplie, que le psychanalyste écoute celui qui devient par là même son analysant, et avec qui, selon tout de même la leçon apprise, il lui faudra rester en position de "*supposé*", tout en se montrant tout de même "*averti*" des pièges que lui tend sans cesse la demande qui lui est adressée de savoir pour soigner.

Son silence peut donc bien être assimilé à celui des murs, des plantes ou des appareils électro-ménagers qui font le quotidien d'une maison où l'on est confiné, et sa parole, s'il répond avec familiarité, et non en écho des mots prononcés ou au ras des signifiants qu'ils véhiculent, devrait aussi éveiller le soupçon de ces sujets de la science que nous sommes peu ou prou tous devenus, et donc mériter l'attention des psychiatres...

Mine de rien et pince sans rire, je ne fais ici que rappeler ces bornes sur lesquelles s'édifie le *praticable* d'une psychanalyse, puisque ce terme que j'ai lancé autrefois, semble avoir été adopté dans la communauté que nous formons, surtout, il est vrai, en période de crise.

Dans le livre¹ qui en inaugurerait l'usage et qui était construit à partir et en contrepoint des règles régissant l'organisation de la scène théâtrale, j'ai proposé de situer ce praticable à mi-chemin entre la *situation analytique* sur laquelle une psychanalyse démarre et s'édifie sur la base de solides malentendus, et l'*appareil psychique* qu'elle fabrique, en le redécouvrant *in situ*, à l'image de l'impitoyable machinerie de l'inconscient (avec ses deux topiques freudiennes et ses graphes ou nouages RSI, qui œuvrent en coulisses de la scène sur laquelle se déroule imperturbablement le drame).

Or ce drame, qui fait du psychanalyste la marionnette du langage dont son analysant actionne les fils pour se rendre à même d'entendre ce qu'il écrit avec son corps, réduit à sa capacité de faire lire à l'analyste ce qu'il n'entend pas lui-même, vire actuellement à la tragédie collective, ce qui oblige la

¹ J. Nassif, *le Bon Mariage* (l'appareil de la psychanalyse), Aubier, Paris, 1992.

marionnette à retourner dans son corps, plus seulement fait de signifiants animés par l'air, mais doté de poumons possiblement obstrués par l'action d'un virus. Dans ces conditions, le praticable doit – et ne peut que– changer, pour réintroduire un tant soit peu ce corps, en tant que vivant, et c'est là ce qui t'inquiète.

Or je parle ici, tout autant, tu le notes toi-même aussi, du corps de l'analyste dans la maison duquel l'analysant s'introduit, que du corps de l'analysant qui peut nous introduire aussi, au moins sur notre écran, dans chacune ou dans toutes les pièces de sa propre maison, ce qui te fait craindre justement que ce corps ne soit plus, comme il se doit, pris dans les défilés du signifiant par lesquels le fait passer notre décision de refuser le dialogue et la conversation, pour le rendre suffisamment et dûment hystérisé.

Car si c'est ainsi, tu oublies peut-être de le mentionner ou de le souligner, que le corps se redécouvre en analyse comme ayant partie liée à l'autre, au petit comme au grand, celui-ci redevient, plus que jamais en temps de quarantaine, ce petit autre incarné dans ses limites de vie ou de mort, directement enté sur –et hanté par– un grand Autre tour à tour tutélaire ou menaçant.

Des amodiations du praticable, nous le constatons chaque jour, sont et doivent être introduites dans cette situation, tant par le psychanalyste qui propose de continuer l'analyse par d'autres moyens, que par l'analysant qui accepte cette offre ou la réclame aussi parfois, un certain nombre s'y refusant pour des raisons qui sont dues, soit au point où ils en sont encore d'établissement de la *situation analytique* soit parce que *l'appareil psychanalytique* qu'ils sont parvenus à mettre en place leur paraîtra inhibé dans son fonctionnement avec ce nouveau praticable.

Il est certain que si une analyse n'a pas encore vraiment démarré ou si elle reste embourbée dans des entretiens préliminaires interminables, sans qu'il soit possible ou envisageable de passer sur le divan, le risque d'en revenir à de la conversation, comme tu l'appelles, sera accru, quand l'analyse se déroule par écran interposé, mais il pourra aussi justement être encore plus vivement signalé qu'on ne devrait pas en rester là.

L'autre écueil concerne le cas d'analyses au long cours et qui ronronnent dans l'orthodoxie du fonctionnement d'un appareil psychanalytique bien huilé, à l'occasion desquelles réintroduire de la conversation paraîtra d'autant plus facile ou normal que le praticable a changé : une bonne occasion se présente peut-être alors de redresser la barre, pour interrompre ce ronron.

Mais il me reste encore à préciser ce qui se passe au niveau du praticable qui se construit et déconstruit par l'analysant et son analyste au fil des séances, en indiquant à quoi il sert vraiment. Cette façon d'aménager concrètement l'espace de la séance pour éviter, si possible, qu'elle se ritualise et finisse par plomber une *association* qui se voudrait *libre* de toute suggestion de la part de

l'hypnotiseur², sert très précisément à ménager un passage entre la voix et l'écrit³.

Il est évident qu'une conversation reste entièrement au niveau de l'oral et que l'échange, aujourd'hui systématique, des Whatsap en relève tout autant, flouant la différence qu'il y a lieu de maintenir en analyse entre l'écrit et la parole, ce qui peut même arriver, si l'on n'y prend pas garde, quand on s'écrit des mails, en gommant la voix qui porte l'écrit.

C'est, au contraire, ce à quoi je pense que le praticable est dédié : faire que s'instaure systématiquement un va et vient entre la voix et l'écrit. Je ne néglige donc pas la possibilité qu'une analyse puisse continuer encore mieux par mail, certaines choses devenant même plus facilement dicibles par écrit, pourvu que ce geste de suivre la pensée se dessinant sur un écran en vienne presque à faire entendre le compact d'une voix qui ne se soucie plus ni d'orthographe ni de ponctuation.

Cela va presque sans dire quand on pense à Freud écrivant ses lettres à ce fou de Fliess et se donnant ainsi l'occasion héroïque d'aller remuer, pour nous autres aussi qui le suivons encore, les boues de son enfer personnel. La voie inverse, celle qui fait passer de la voix à l'écrit, n'est peut-être pas encore suffisamment reconnue, au moins dans le public le plus large.

Or il est évident qu'une analyse s'inscrit dans l'existence de quelqu'un comme l'occasion qu'il se donne d'inverser l'adage, paperassier et administratif, des : *Scripta manent, verba volant*. Un analysant le sait, ou le découvre : les paroles, qu'elles soient entendues ou incomprises, qu'elles soient dites dans une langue maternelle ou étrangère ou plus pratiquée, sont ce qui marque d'une façon indélébile la mémoire du sujet de l'inconscient.

Et que fait un analysant quand il entre dans la situation analytique, sinon s'apercevoir à quel point ce sont des paroles qui l'ont marqué, le praticable qu'on lui propose alors devenant ce qui va rendre ces paroles lisibles, comme s'il se donnait le moyen de les écrire ? Et cela d'autant plus que l'analyste est celui qui, les entendant *pour la première fois*, fait de l'émission de ces mots retrouvés une véritable *création*.

Est-ce vraiment profaner un secret, que de révéler ici qu'une analyse peut « marcher », dans la mesure où elle devient ce moyen retrouvé, grâce au praticable qu'elle invente à chaque fois, de redonner aux mots leur « magie ancienne » ? C'est Freud qui l'écrit en 1890, exactement donc à la même époque que Rimbaud.

Jacques NASSIF
Dans Paris confiné
4 avril 2020

² Je rappelle ici l'origine historiquement datable de la formule qui est, sinon, paradoxale : qu'y a-t-il de moins libre que de dire à voix haute l'idée incidente la plus rapprochée ?

³ Ces deux mots, séparés par une virgule, forment le titre d'un autre livre, paru aussi chez Aubier en 2004 et à Paris, où les thèses ici évoquées sont - 3 - développées et approfondies.

